

## Un appel silencieux dans les sociétés modernes

De formation infirmière, j'ai été amenée au cours du temps à collaborer avec les équipes soignantes en tant que qu'accompagnante bénévole en unité de soins palliatifs, puis en service de gériatrie. Au cours des cinq années vécues en soins palliatifs, une évidence s'est imposée : l'accompagnement auprès des grands vieillards est, aujourd'hui, en France, peu représenté, encore moins reconnu. Confrontée à l'extrême solitude d'hommes et de femmes très âgées, j'ai pris la décision en 2001, de m'engager dans l'équipe d'accompagnement de gériatrie de l'hôpital Paul Brousse de Villejuif, dans le service du Dr C. Trivalle. Ma recherche s'appuie au plus près de l'observation de ce que vivent aujourd'hui des hommes et des femmes, vivant le reste de leur vie en institution gériatrique.

En France, en 2006, cette forme d'engagement reste le parent pauvre de tout l'élan associatif, pourtant exemplaire dans notre pays dans tous les domaines qu'ils soient (culturel, sanitaire, sportif...). Pour que les choses soient bien claires, je rappelle la problématique des services de gériatrie en ce domaine avec un exemple : 110 bénévoles se relaient 7 jours sur 7 au chevet de 81 malades en fin de vie dans une Unité de Soins Palliatifs à Paris, tandis que 8 s'engagent pour 135 grands vieillards en service de gériatrie à l'hôpital Paul Brousse de Villejuif. Les causes sont assez facilement décelables compte tenu des paramètres sociétaux modernes. Mais le vieillissement des populations modernes impose d'une manière cruciale cet accompagnement humain, sans lequel l'homme âgé, et très âgé (on parle maintenant de personnes atteignant parfois 113-114 ans) se trouve en proie à une souffrance morale insupportable, générant un profond sentiment d'abandon... ( je précise que je me suis plus particulièrement approchée des personnes vivant en long séjour).

La problématique de ma recherche est née donc de la confrontation de cette **inquiétude** devant la solitude rencontrée dans les services de gériatrie, solitude qui persiste malgré la présence et la compétence de tous les professionnels de santé, eux-mêmes d'ailleurs très souvent en effectifs insuffisants.

Dans un premier temps j'ai voulu resituer dans son contexte l'homme très âgé, qu'il m'a plu de renommer « **vieillard** », au risque de choquer l'homme contemporain. Ma volonté de le renommer ainsi tient son origine dans le souci de regarder l'homme tel quel.... Cet homme-pour-la-vie, selon Husserl, cet *être au monde* de Heidegger, homme face à son destin à travers l'évolution de la condition humaine : embryon d'homme, naissance, enfance, adolescence, âge adulte, vieillesse puis mort. Ceci m'a amenée à reconsidérer ce visage marqué par le temps laissant émerger une éthique de la vulnérabilité au cœur d'un monde rationnel. En le regardant ainsi face à face les contrées du destin singulier me sont apparues plus précises. Je me suis éloignée des paramètres habituels du monde moderne où le jeunisme tient toute la place et me suis approchée de « l'homme inimitable » pour reprendre les mots de Pierre Magnard,<sup>1</sup> cet homme au visage particulier, unique.

La dialectique m'est apparue alors d'évidence : d'un côté une société éprise de rapidité, de jeunesse, de rentabilité, de puissance, de l'autre une courbe de longévité ne cessant de s'accroître avec une population de plus en plus fragilisée et dépendante dans le grand âge, une population au rythme beaucoup plus lent, une population moins belle à regarder, incarnant la fragilité, exacte antithèse des normes actuelles.

Très vite une autre évidence s'est imposée : il y avait un paradoxe étonnant entre les bruits, et les images du monde moderne, et le silence et l'absence d'images de l'homme très âgé. Ce silence planant sur les services de gériatrie m'a interrogé : je me suis alors mise à la recherche de textes philosophiques sur ce concept de silence ; et c'est Pierre Bertrand, philosophe canadien contemporain, qui a introduit pour moi un des sens exemplaire du silence ; pour lui (je cite) « les vraies questions sont celles qui se posent silencieusement dans la vie ». Immédiatement, ceci a conforté l'approche que j'avais du visage à travers la réflexion philosophique d'Emmanuel Levinas<sup>2</sup> et son concept de visage allant au-delà de l'extériorité, ouvrant à l'infini, convoquant l'homme à l'altérité à travers l'appel.

En même temps qu'est apparue cette dialectique, une autre dimension, inattendue, s'est révélée : c'était seulement en s'approchant au plus près qu'il devenait possible d'entendre l'*appel silencieux* qu'adresse l'être dans la grande vieillesse à notre société. Certes la démence obscurcit et brouille les pistes d'une relation qui cherche à s'établir, l'approche se fait plus difficile et va obliger l'homme contemporain à réfléchir au-delà de ce qu'il voit, au-delà de l'image-miroir que lui renvoie le visage du vieillard, pour tenter de s'approcher de l'*icône*, reflet de l'*être singulier*.

Le travail a donc consisté en tout premier à leur donner la parole, à porter au monde leurs mots et leurs maux, puisqu'ils ne le peuvent plus et... j'aimerais tant que cette recherche soit un hommage rendu à chacune et à chacun.

Pour tout cela, il a fallu s'approcher de la réalité. Ouvrir en grand les portes pour pénétrer dans les lieux où vivent ces hommes et femmes parmi les plus fragiles de la société, passer l'étape de la stupeur du contexte en parfaite inadéquation au monde ambiant puis, consentir un instant à regarder l'étendue de ce qui fait leur quotidien, et s'interroger. Ceci est déjà se laisser inquiéter par le devenir d'Autrui.

Je crois que le jour où Madame L. (86 ans) m'a dit, en regardant toutes ces personnes âgées qui l'entouraient dans la grande salle de séjour du service : « mais regardez nous, de quoi avons-nous l'air !! à quoi on sert... à rien !! » et que d'un seul coup elle m'a regardée droit dans les yeux et a déclaré « ah ! si je sais à quoi on sert ! on donne du travail aux soignants et aux médecins » alors j'ai compris qu'aujourd'hui en France des vieillards se considéraient « matière première » d'une société.

A partir de là, le plan s'est dessiné très nettement : il fallait redire qu'un monde de surabondance, tel que le nôtre, doit continuer à s'ouvrir toujours plus à l'inquiétude ; que cette population, qui représente plus de 800 000 personnes en France vivant en institutions gériatriques, ne se lèvera plus pour revendiquer ses droits, car elle est bien trop fragile, trop fatiguée pour porter au monde une parole à son sujet. Il faut donc une vigilance extrême de tous à son encontre. C'est ce qui m'a menée au concept d'hospitalité du philosophe contemporain espagnol Daniel Innerarity, plaidant pour une éthique de la protection, de la sauvegarde. Car là réside la chance de notre humanité : accueillir le monde tel qu'il est, prendre soin de la fragilité, de la beauté du monde. Voilà des réalités communes et quotidiennes sur lesquelles nous pouvons fonder une réflexion politique pouvant amener la société à discerner qu'au-delà

du *visible* empreint d'immédiateté, préexiste l'*invisible*, le non-immédiat, ce qui sur le moment ne paraît pas et qui cependant détient la potentialité d'un toujours possible, véritable utopie d'un monde en croissance infinie. C'est de l'ordre de l'inaperçu, mais ceci enseigne à faire quelque chose quand il semble que l'on ne peut rien faire. De cette manière, nous transformons en sens positif les circonstances.

Du coup, la suffisance de l'homme contemporain semblant dominer et surplomber ce qui se joue au cœur du monde, homme maître du monde, s'arrogeant le droit de déterminer les débuts et les fins de toute chose, s'est trouvée questionnée : la maîtrise de cet homme si sûr de lui n'était-elle pas en train de répondre à sa recherche de vérité ?

En contre point, l'être dans l'inquiétude, attentif aux circonstances du monde, « se fait du souci » selon l'expression d'Hans Jonas, il sait sa situation dans le cosmos marquée par la précarité de sa condition et ceci le rend solidaire d'une éthique de la délicatesse et de la sauvegarde. L'exigence s'impose parce qu'une des plus grandes difficultés annoncées est le vieillissement des populations des pays du nord. Prendre soin d'autrui est la pierre angulaire. L'irruption de la préoccupation de l'autre et l'inquiétude qu'elle génère redonne conscience, de telle sorte que le sens, aussi fragile soit-il, réapparaît et s'impose en amplitude dans le temps. Mieux la présence du grand vieillard enseigne une éthique de la frugalité dont la modernité semble privée.

Ainsi, je soutiens que la reconnaissance de ce visage si fragile soit-il, peut mener l'homme moderne de la suffisance à l'inquiétude dans ce sens qu'il y a un véritable espoir dans la confrontation surabondance/fragilité parce qu'elle ne laisse aucun répit, se convertissant en *appel*... Saisir une telle approche requiert une attitude de quête, de souci d'autrui et plus avant encore en s'interrogeant sur ce face-à-face avec le vieillard, l'homme s'institue-t-il, et quitte-t-il le monde de l'utopie de la puissance pour renaître à son image. Ceci est l'exact enjeu que revêt ce visage : non pas cette force de persuasion de l'homme dans la vigueur de l'âge qui par sa seule énergie pense pouvoir tout atteindre, mais le fil ténu de la vie au plus fort de la vulnérabilité, qui par son infinie légèreté porte le trouble à travers l'*appel silencieux*. Le cœur de l'humanité se tient dans cette *irréductible* fragilité, énigme absolue s'élevant au-dessus de tout et source d'où jaillit le respect incomparable.

Or, de là, tout reprend sens. Car, justement qu'en est-il réellement du sens de la vie d'un homme ou d'une femme de 95 ans, installé pour toujours en institution ? Jean-Michel Salanskis repère la distinction entre *sens de la vie* « définissable au regard de la certitude de la venue de la mort [...], et l'idée d'un sens qui doit habiter l'activité humaine, le vivre à *chaque instant*, comme une impulsion ou un apport d'horizon salvateurs et justifiants. »<sup>3</sup>C'est cette deuxième acception qu'il faut ici réexaminer : c'est-à-dire cette manière de traverser les journées. Il est vrai que la mort future borne l'horizon du grand âge, mais après tout, à long ou moyen terme chacun est logé à la même enseigne et en ce cas, à quoi cela sert-il de porter tant de soin à l'aménagement de sa vie ? On ne peut en rester là. Il faut chercher ailleurs le sens, sous peine de sombrer dans l'*absurde*. Qu'est-ce qui peut donner *sens* au vivre à *chaque instant* lorsque l'extrême fragilité confine à l'immobilisation et la dépendance ? Tout porte à croire qu'il y a là sollicitation au tact, à la douceur, à la retenue, à l'*hospitalité*. Et c'est bien de cela dont il s'agit dans le face-à-face des démocraties européennes avec leurs aînés. Il est véritablement question de sauvegarde et de protection de l'héritage de vies d'hommes et de femmes qui nous précèdent.

Pour élargir le champ de la réflexion, au cours de ma recherche, j'ai voulu en savoir plus sur les manières d'appréhender cette hypothèse dans d'autres pays. Soutenue financièrement par la Fondation de France, j'ai pu, grâce à l'accueil du Pr Marie-Jeanne Kergoat de L'Institut Universitaire de Gériatrie de Montréal, rencontrer des équipes canadiennes oeuvrant singulièrement dans cette forme d'accompagnement. Là, mon hypothèse s'est trouvée complètement confirmée : la prise en compte de la fragilité humaine était véritablement moteur pour une vie bonne dans une société moderne telle que la nôtre.

L'Institut Universitaire de Gériatrie de Montréal est exemplaire en la matière. La culture anglo-saxonne est en avance sur notre continent. L'esprit de solidarité canadien, en regard de l'accompagnement des personnes très âgées, est porteur d'un message : depuis 1986 travaux de recherche et sensibilisation de la société au vieillissement des populations sont très largement répandus. Une dimension d'approche humaine des problématiques de société se fait très tôt et les universités contribuent à favoriser cet état d'esprit. A ce propos, et pour exemple, les futurs étudiants en médecine, kinésithérapie, psychologie..., ne peuvent prétendre à une inscription dans leur cursus universitaire que dans la mesure où ils valident un minimum de 45 heures de bénévolat au sein d'institutions hospitalières ou autres organismes à visée humanitaire. Ceci donne le ton. Certes, en amont, il faut bien reconnaître que le Canada a une tradition du bénévolat très ancrée, due à sa culture historique et géographique, ce qui a favorisé l'esprit de solidarité. Mais peut-être devons-nous apporter une nuance supplémentaire, et réorienter la responsabilité non pas vers le sentiment vers le Bien. Aider, accompagner, soutenir sont des actions qui s'appuient sur le don, la générosité. Peut-être, devons-nous retravailler en France le bénévolat d'accompagnement en gériatrie sous cet éclairage. Le souci de gratification publique, observé dans l'*aura* des unités de soins palliatifs, n'existe pas en gériatrie: ici, la responsabilité de celui qui s'engage *s'appuie sur la vertu et s'oriente sur la valeur*, la recherche de représentation sociale n'a pas cours, la fin est dans *la beauté du monde*. Et tous les soignants, les médecins qui travaillent dans ces unités, le savent mieux que quiconque.

Mais retournons au Canada. Cet éveil à la solidarité est une priorité pour le gouvernement canadien. Des programmes de sensibilisation se font par le biais du personnel médical et soignant, de *récréologues*, des directeurs de ressources bénévoles en gériatrie. Les interventions dans les milieux scolaires se multiplient, et le soutien de l'administration hospitalière pour tout ce qui concerne la contribution du bénévolat en secteur gériatrique, en tant que service à part entière, fait figure de proue. Une volonté d'information et d'éducation s'est établie au fil du temps, alliant échanges, contacts, forums et salons intergénérationnels ; autant de manifestations suscitant réflexion humaine et sociale pour prendre les devants sur l'avenir.

J'aimerais maintenant vous rapporter le témoignage de Jean-Pierre Bélanger ; son article s'intitule :

« *La beauté du monde*

*Quand je suis entré pour la première fois dans le hall de l'Institut universitaire de gériatrie de Montréal pour rendre visite à mon père récemment admis, j'ai pleuré. Je n'ai pas pleuré parce que de nombreux vieillards à l'état végétatif encombraient le hall, le jardin et les chambres mais plutôt parce que j'avais l'impression qu'à partir de maintenant, je poussais mon père dans le couloir de la mort et que c'était désormais à cet endroit que tout se jouerait pour lui.*

*A l'heure qu'il est, mon père devait déjà comprendre où il se trouvait. Comment allait-il réagir ? Son désespoir allait être noir. Il allait quitter la vie, hanté par les visions les plus cruelles du*

*genre humain. Mon père allait désormais faire partie de tous ces gens que l'on nourrissait à la petite cuillère, la poitrine recouverte d'un bavoir avec leur petite tête blanche penchée, sinon presque décapitée, l'air égaré, chantant ou geignant. J'arrivais en enfer. L'enfer était ici. Et mon père était en enfer. Et moi aussi. Je n'arrivais plus à monter l'escalier qui mène au troisième ouest.*

*Quand j'arrive à sa chambre, je dois attendre pour m'approcher de lui car l'infirmière s'affaire à le laver derrière le rideau qui entoure son lit. Elle ne sait pas que je me trouve là [...]. Je vois son ombre. Ses mouvements sont lents, respectueux et doux [...].*

*Moi, je me dis que c'est probablement le dixième patient que cette infirmière lave depuis le matin. Et qu'elle conserve toujours cette humanité. Et je n'en reviens pas. Je croyais sur cet étage me heurter aux cruautés et aux horreurs du monde des reclus, je croyais entrer dans une sorte de cabinet de toilette qui aspire ceux que la société ne veut plus. Alors que je découvre plutôt que la beauté du monde est ici, qu'elle réside ici, dans ces infirmières généreuses, dans leurs gestes gratuits, dans leurs caresses sur des têtes confuses, dans leurs tendres baisers sur des corps tordus que plus personnes ne réclame, dans cette société où tout doit être jeune et beau.*

*Par la suite, une autre femme est venue raser la barbe de mon père en lui posant des questions sur ses enfants. Puis, un infirmier, un Cambodgien, est venu lui proposer un verre de jus; c'est si rafraîchissant, un jus. Mon père lui demande s'il est Chinois et celui-ci lui parle de son pays, joyeusement, simplement, comme si mon père était un ami.*

*Une autre infirmière vient l'habiller pour qu'il soit propre et digne, et elle coiffe ses vieux cheveux tout blancs. La beauté du monde est partout dans les gestes de ces femmes.*

*Puis est venu un autre temps. Un temps où mon père a beaucoup souffert. Et toutes ces femmes n'ont pas voulu qu'il souffre. Et elles ont été à l'écoute, et elles l'ont fait rire, et elles se sont informées de son passé, comme si, à leurs yeux, mon père était toujours une personne respectable et digne d'intérêt. La beauté du monde n'en finissait plus de s'exprimer à travers l'attitude de ces femmes et de ces hommes.*

*En ces temps difficiles où l'égoïsme et le plaisir règnent en maîtres sur nous, si vous voulez voir la beauté du monde, n'allez pas voir les chutes du Niagara ou les gratte-ciels de New York. Allez plutôt faire une visite à titre bénévole au troisième ouest de l'Institut universitaire de gériatrie de Montréal. Car elle est là, la beauté, je vous le jure. Elle est là, dans le dévouement, l'amour gratuit, les yeux, les sourires et les gestes, cent fois répétés mais toujours neufs, tendres et pleins d'une grâce telle qu'on croit qu'elle vient du ciel. »<sup>4</sup>*

Actuellement, la société française comprend et accepte qu'elle doit la même considération à celui qui va mourir et à celui qui va naître ; le respect et la dignité de la personne, de toute la personne, à tous les âges de la vie, est ici en jeu. Mais, en France, quand parlerons-nous de la *vie quotidienne* de l'homme et de la femme très âgés vivant en institution gériatrique ? Il faut aller plus loin dans le discours politique, il faut prendre plus en considération cette urgence. Au Canada, la qualité des pratiques en gériatrie passe avant tout par la *préoccupation constante de la qualité de vie*<sup>5</sup>. Susciter et consolider une mobilisation afin de réaliser la mise en place d'un *concept de milieu de vie* y est fondamental. L'urgence est donc de créer un environnement favorable pour les personnes vivant en centre d'hébergement et de soins de longue durée. Qu'entendent les canadiens par ce *concept de milieu de vie* ? : « *Toute personne hébergée a droit à un milieu de vie qui respecte son identité et son intimité, qui assure sa sécurité et son confort, qui lui permette de donner un sens à sa vie et d'exercer sa capacité d'autodétermination.* » Plus loin, on

peut lire dans les orientations ministérielles du Québec, que « *le respect de ces principes contribue à prévenir les phénomènes souvent associés aux milieux résidentiels collectifs, soit la dépersonnalisation, l'infantilisation et l'abus de pouvoir. On augmente ainsi la possibilité que soit offert à la personne hébergée un milieu épanouissant et chaleureux [...]. Sentant qu'elle est importante et qu'elle a une valeur personnelle, quelle que soit sa condition physique, cognitive ou mentale, elle conserve plus longtemps le goût et la volonté de se réaliser et de vivre pleinement.* »<sup>6</sup>

Plus généralement, dorénavant nous savons que tout devient possible. La technique surseoit à tout manque, toute imperfection, toute forme de fragilité... Reste le *vieillard* au beau milieu de cette course effrénée. Qu'allons-nous faire d'eux, ils sont une multitude ? Il y a urgence dans les pays européens, plus près encore en France, près de 800 000 grands vieillards attendent d'être entourés, accompagnés là où ils vivent. Ce travail de fond doit s'arrimer à un humanisme fraternel.

On l'aura compris, cette recherche se veut être un plaidoyer pour une présence encore plus grande auprès des personnes parmi les plus vulnérables de notre société, pour une reconnaissance du travail des soignants en ce domaine et pour un appel urgent à plus d'engagement associatif dans les institutions gériatriques françaises.

En guise de conclusion, j'aimerais vous confier cette image qui, tout le temps de ma recherche, est restée gravée dans ma mémoire : une arche.

Ainsi l'arche de Noé ouvrait ses portes à tous les *grands vieillards* du XXI<sup>e</sup> siècle. Epuisés par de longues années de vie, dépendants pour tout d'autrui, ils étaient accompagnés d'hommes, de femmes, d'adolescents, d'enfants qui avaient compris, certains depuis longtemps, d'autres depuis peu, qu'une petite action peut entraîner le salut du monde. Chacun, tant qu'il le pouvait, cherchait à protéger, aider, reconforter, tous ces anciens très âgés. Ils entraient maintenant dans l'arche, et du haut du pont, on entendit Noé murmurer à l'oreille de tous ceux qui les accompagnaient: « votre action personnelle n'est pas une goutte d'eau dans l'immense fleuve de l'action collective ; elle possède une éminente valeur par elle-même. Même isolée, même modeste, elle décide du sort collectif; la civilisation dépend de ce que vous faites personnellement, ici et maintenant<sup>7</sup> ». Et dans ce long cortège, deux choses se distinguaient entre toutes : la douceur et l'attention avaient fait renaître la joie et la convivialité au milieu de ceux qui désespéraient. Et cela était source d'admiration et signe vivant d'une sagesse humaine.

<sup>1</sup> Pierre Magnard, Conférence « Progrès, déclin, décadence », séminaire doctoral public, Espaces éthiques et politiques, Institut Hongrois, Paris, 9 novembre 2004.

<sup>2</sup> Emmanuel Levinas, *Totalité et infini*, essai sur l'extériorité, Le Livre de Poche, 2000.

<sup>3</sup> Jean-Michel Salanskis, *Sens et philosophie du sens*, Desclée de Brouwer, 2001, p. 243.

<sup>4</sup> Jean-Pierre Bélanger, La beauté du monde, Le Devoir, « Libre opinion », Montréal, 4 septembre 2003, p. A8, in Rapport annuel de l'Institut et de la Fondation, 2003-2004.

<sup>5</sup> Conf. Annexes, « Un milieu de vie de qualité pour les personnes hébergées en CHSLD, Orientations ministérielles, Santé et services sociaux, Québec, octobre 2003 », p. 224.

<sup>6</sup> Idem.

<sup>7</sup> Michel Lacroix, *Le Principe de Noé ou l'Éthique de la sauvegarde*, Flammarion, 1997, p. 102.